

Causerie d'un major de table

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 50

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191328>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNER, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Les nouveaux abonnés au CONTEUR, pour 1890, recevront ce journal gratuitement jusqu'à la fin de l'année courante.

Causerie d'un major de table.

Sur le désir qui nous en a été exprimé à plusieurs reprises cette semaine, nous publions la boutade suivante qui, — nous ne nous faisons point illusion, — n'a eu quelque succès que grâce au milieu plein de gaieté et d'entrain dans lequel elle a été dite. Nous ne pensions guère la livrer à l'impression, mais à ce moment de l'année, où nos collaborateurs se font de plus en plus rares, et vu la disette de copie où nous nous trouvons aujourd'hui, nous cédon volontiers à la demande qui nous est faite.

Messieurs,

Depuis plus de dix ans déjà, vous me faites l'honneur de m'appeler à fonctionner comme major de table à ce charmant banquet ; mais je dois vous avouer que j'avais grande envie de me libérer, pour aujourd'hui, de cette laborieuse tâche, qui ne favorise ni l'appétit, ni la digestion, et de pouvoir, une fois au moins, dîner ici tranquillement.

Tout était arrangé pour cela, lorsqu'un des membres du comité vint me représenter la perturbation qu'une pareille décision de ma part jetterait soudain dans la situation financière de la Société des carabiniers. Franchement, je ne me serais jamais supposé une pareille influence, et ne voulant pas être la cause d'un désastre, je m'empressai de me ranger à son aimable invitation.

En voyant une salle aussi nombreuse, aussi animée et sympathique, je n'ai pas lieu de m'en repentir.

Nous constatons tous avec joie le nombre toujours croissant de nos convives, et la fidélité avec laquelle les membres de la Société des carabiniers, nos invités et nos amis se donnent ici rendez-vous à la fin de chaque année. C'est toujours avec le même empressement et l'humeur

gaie que nous descendons à Ouchy pour nous asseoir à ce banquet. Il est vrai que, ce soir, nous devons remonter à Lausanne, — ce qui n'ira peut-être pas aussi facilement pour tous, — mais comme chaque jour, chaque heure suffit à sa peine, ne nous faisons pas trop de souci de ce coup de collier.

Du reste, en pareille occurrence, n'oublions jamais certaine fable de Florian :

Aidons-nous mutuellement,
 La charge de nos maux en sera plus légère,
 Etc.. etc.

Je ne sais, messieurs, si mes souvenirs me servent bien, mais il me semble que nos banquets d'autrefois avaient un tout autre caractère, qu'ils étaient beaucoup moins courus, beaucoup moins animés. Il est vrai que tout s'y faisait très simplement. Notre plat de résistance, par exemple, consistait dans des montagnes de choucroute, flanquées de petites saucisses Forney. Le reste était à l'avenant ; et au dessert, les glaces et autres douceurs que vous venez de savourer tout à l'heure, nous étaient inconnues.

Peu à peu, entraînés par le courant civilisateur, puisqu'il faut l'appeler ainsi, facilités par la *Ficelle*, — il y en a partout, — nous sommes venus à *Beau-Rivage* ; et aujourd'hui, tout démocrates que nous sommes, nous ne retournerions pas facilement à la choucroute. Nous nous prélassons volontiers sous les lambris de ce grand hôtel, et nos yeux paraissent fort bien se trouver de ce jour tendre et rosé tamisé par ces draperies.

Je remarque, en outre, messieurs, qu'en circulant par là, de l'hôtel à la terrasse et de la terrasse à l'hôtel, vous ne manquez presque jamais de vous arrêter un instant sur l'escalier, en ayant l'air de dire aux modestes promeneurs qui passent : « J'y suis ! » Est-ce juste ?...

Je ne voudrais, en aucune façon,

abuser de la parole qu'on vient de me donner ; mais puisque votre major de table a l'habitude d'ouvrir cette seconde partie du banquet par une petite revue des événements de l'année, vous voudrez bien me permettre de le faire en termes très courts.

Je crois, messieurs, que si nous laissons aujourd'hui de côté tous nos déboires de l'an 89, tout ce qu'il a eu pour nous de déceptions, de choses pénibles ou désagréables, nous n'aurons qu'à nous féliciter du reste.

L'année a débuté d'une manière très heureuse, en apparence ; elle a débuté par la frappe de nouveaux écus. Seulement, plusieurs l'auront remarqué comme moi, malgré toute la fraîcheur de ces pièces, leur excellent alliage, et malgré leur rondeur parfaite, elles n'ont roulé ni plus ni mieux que les anciennes, hélas !

Et dire que le *Journal de Genève* avait proposé, à l'origine, de leur donner pour devise : *Un pour tous, tous pour un !...*

Je comprends cette devise dans nos fêtes populaires, dans nos grands élans patriotiques, dans les questions de défense nationale, mais pour des écus : *Un écu pour tous, tous pour un écu !...*

Ce serait vraiment déplorable.

Aussi, nos autorités fédérales ont-elles choisi, avec beaucoup plus de raison et d'à propos, cette légende : *Dominus providebit* (Dieu y pourvoira.) J'aime beaucoup mieux ça en fait de finances ; si ce n'est pas de l'argent sonnante, c'est au moins l'espoir qu'il en viendra.

Au mois de mars, Lausanne fut prise d'une assez vive émotion, à l'occasion des élections pour le Grand Conseil. On se souviendra longtemps de la dure épreuve infligée à la liste sur laquelle votre serviteur avait l'honneur de figurer. Mais le côté le plus curieux de cette lutte électorale, c'est que les vainqueurs étaient aussi étonnés de leur victoire que les vaincus de leur défaite. Il fallait voir la place de Saint-François à ce moment, éclairée par les premiers rayons du

printemps. Depuis le Bazar Vaudois jusqu'à la Poste, c'était foule sur les trottoirs et la chaussée ; on se serait vraiment cru transporté sur le Boulevard des Italiens : conversations animées, va-et-vient continu, contentement général :

— Adieu, mon bon, comment vas-tu ?

— Très bien, mon ami, très bien... Dis-moi, comme la roue a tourné !...

— C'est superbe !... et madame ?

— Très bien aussi, mon cher... En effet, je crois que nous tenons le coudeau par le manche, cette fois.

— Il était temps !... Viens, allons prendre un vermouth !

— Avec plaisir ! deux, si tu veux !

Mais si vous alliez dans les quartiers où fleurit la liste verte, changement de décor à vue : partout des gens qui se grattaient l'oreille en se disant tout bas : « Quelle frottée ! »

Après une aussi malheureuse campagne, vous pouvez facilement vous figurer mon anxiété en songeant aux élections communales qui s'approchaient. Je me disais : « On t'a donné une veste au printemps ; si tu en reçois une seconde cet automne, tu seras chaudement habillé pour passer l'hiver !... »

Eh bien ! non ; aux élections communales, les deux premiers tours de scrutin furent très réconfortants. J'allai donner un coup d'œil sur le Boulevard des Italiens : personne !... L'asphalte était veuve de promeneurs !... A quoi fallait-il l'attribuer ?... Était-ce à la température de novembre déjà un peu froide, et que certaines personnes ne peuvent supporter ?... Était-ce à d'autres causes ?... Je l'ignore.

Au troisième tour, le Boulevard des Italiens *repiquait* !... Le temps s'était radouci, paraît-il. Puis, la population de Lausanne, laissant bien loin derrière elle la théorie Hagenbach et ses combinaisons impossibles sur la représentation proportionnelle, venait de partager la niche communale en deux hémisphères : d'un côté, l'hémisphère libéral, de l'autre, l'hémisphère radical, tout en laissant à l'équateur une petite zone pour ceux qui, en matière politique, n'ont pas encore trouvé leur voie.

Dans le courant de l'été, un incident survint, qui fut un puissant dérivatif aux rivalités de partis, provoquées par les élections de mars. Je veux parler de notre conflit avec l'Allemagne, alors que, sous la raison de commerce Wohlgemuth, Lutz et compagnie, quelques tristes sires

tentèrent de jeter le trouble dans notre vie publique et nos relations internationales.

On sait que, mis au violon, ces messieurs se plaindrent amèrement. Wohlgemuth prétendait entr'autres que les prisons de Rheinfelden manquaient de confortable, qu'elles étaient mal administrées, que les garçons ne répondaient pas au premier coup de sonnette, qu'il n'y avait pas de tapis, pas de journaux étrangers, et mille autres récriminations.

L'Allemagne prit de la mauvaise humeur et nous gratifia de notes diplomatiques un peu difficiles à digérer.

La situation se tendait.

La Suisse alors, fière de son bon droit, et dans cette attitude digne et correcte, qui lui valut l'estime générale ; dans un langage simple comme ses mœurs patriarcales et ses institutions républicaines, la Suisse répondit à son puissant voisin : « Redis-le voir ! ! »

L'Allemagne ne l'a pas redit, les choses ont tourné en douceur, et le conflit a été heureusement liquidé.

Ce trait d'énergie et de courage fit rapidement monter nos actions en Europe. La France surtout, voyant en nous un puissant auxiliaire, nous entoura de soins et de caresses. On se souvient des brillantes ovations qui ont accueilli, à Vincennes, nos gymnastes et nos tireurs, ainsi que de toutes les louanges qui leur furent prodiguées. Les premiers avaient des biceps incomparables, les seconds tiraient tous comme Guillaume-Tel, et ainsi de suite, d'admiration en admiration.

Et à l'Exposition, avons-nous assez été choyés. Lisez un peu la liste des récompenses dans les journaux ; il y en a des colonnes et des colonnes. C'est une véritable averse de médailles d'or, d'argent, de bronze et de tous les métaux possibles, sans compter les mentions honorables.

J'ai la conviction que si dans les nombreux banquets qui ont eu lieu en France pendant cette période, j'eusse concouru comme major de table, je serais rentré à Lausanne avec le grand cordon de la Légion d'honneur.

Ne serait-ce que pour renouveler toutes nos sympathies et nos félicitations à nos chers amis de Vevey, nous sommes heureux de rappeler ici la superbe Fête des Vignerons, qui a enchanté tant de milliers de visiteurs accourus de tous côtés à cette grande solennité.

Nulle part la vigne n'a été l'objet de tant de sollicitude ; nulle part son

dieu n'a été si grandiosement, si chaleureusement fêté.

Ah ! si Désaugiers a raison, si réellement « les méchants sont buveurs d'eau, » nous devons être de bien bonnes gens !...

Parmi les heureux événements de l'année, n'oublions pas de faire une large place à loi fédérale que la Suisse a tout récemment votée. Et à ce sujet, messieurs, vous me permettrez d'abandonner un instant la note légère et humoristique, pour rendre hommage à celui qui a consacré de longues années de travail à cette œuvre de dévouement patriotique et de progrès... Je vous invite, messieurs, à remplir vos verres pour boire avec moi à la santé de notre aimé et éminent compatriote, M. le conseiller fédéral Ruchonnet : Qu'il vive !...

(Longs applaudissements.)

Un mot encore, et je termine.

L'année n'est pas écoulée, et son programme n'est pas entièrement réalisé.

Demain matin, la cloche de l'Hôtel-de-Ville sonnera pour appeler les fidèles... de la droite et de la gauche. Si Victor Hugo était encore de ce monde, et au milieu de nous, il nous dirait, dans un langage superbe, et de sa voix grave, martelée, sententieuse :

Oui, demain, c'est la grande chose !...
De quoi demain sera-t-il fait ?...
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain, Dieu fait mûrir l'effet !...

Ce serait passablement inquiétant. Néanmoins, je n'hésiterais pas à lui répondre, en simple rimailleur que je suis :

Demain, ô poète admirable,
Demain, ça n'ira pas si mal ;
Le Conseil sera raisonnable,
Pour le bonheur du communal.

Ce sera véritable fête ;
Ni lutte, ni rivalité :
Elle est déjà là toute prête,
Notre municipalité !

Cela dit, messieurs, permettez-moi de faire appel à la gaité, à la fraternité et à l'aimable concours de tous, afin que cette belle réunion ne le cède en rien à celles des années précédentes, qu'elle conserve ses bonnes traditions et que, ce soir, il ne sorte d'ici que des cœurs contents !

L. M.

Cinquante millions pour les enfants.

Voici qu'ont reparu aux vitrines des magasins les soldats de plomb, les poupards et poupées, les chevaux à mécanique, les ménageries, les petits chemins de fer, les pantins, enfin